

Elena Jonckee

LE FAUNE
BARBE-BLEUE



*« La lune est si claire,
mes chevaux vont si vite,
ma douce amie, ne regrettes-tu rien ? »*

« LE CHÂTEAU AUX MEURTRES », GRIMM

J'étais nue, livide et lisse, je dansais délicatement au bout d'une tringle, sans chaussons de bal, la plante des pieds naturellement incurvée. J'étais chauve comme les autres séquestrées. J'avais des yeux.

Voir mes yeux m'avait à tel point saisie que j'aurais pu m'évanouir. J'ai reculé, j'ai refermé vivement la porte, j'ai senti glisser un léger filet d'urine le long de mes cuisses, que mon sang parvenait à peine à réchauffer. Puis j'ai rouvert la porte. C'étaient bien mes yeux. Je me regardais. Je me ressemblais de plus en plus. Ou plutôt non, je ne me ressemblais pas : je me dédoublais, j'étais face à un miroir intrusif qui avait fouillé tous les recoins de mon corps et déroulé les replis de ma peau. On avait décidé de me donner vie.

1

*Quelques années plus tôt, début d'une histoire sans fin
NYC, novembre 2008*

Il faisait froid. J'avais dû patienter plusieurs heures devant les arches massives du MET, au numéro 1000 de la Cinquième Avenue, avant de m'engouffrer dans la gueule du mastodonte de pierre. Après toutes ces galeries suburbaines au sol sonore, j'étais soulagée de retrouver un espace à la lumière captive, parqueté, blanc et blond, moins hostile, somme toute. Au deuxième étage, dans la galerie d'art moderne et contemporain, tout semble plus épuré. On est presque à l'abri. Dans la clarté.

Au centre, dans l'aquarium, la mariée flotait. C'était une VRAIE mariée. Blanche-Neige en suspension.

Ophelia's hidden dream in the mind of her lover était la pièce maîtresse de l'exposition. Celle qui m'avait fait braver l'air glacial. Le talon de ma chaussure droite, maintenant privé de sa coque en plastique, qui s'était brisée sur les volées de marches du Metropolitan Museum of Art, crissait douloureusement sur les lattes chauffées par le soleil. Il tombait à l'oblique, par l'interstice des stores blancs, et ricochait sur la vitre, à l'endroit exact où la tête de la mariée dodelinait dans un acquiescement étonné.

J'étais venue en analyste évaluer les mérites comparés des dernières œuvres de Joseph B. Schneeball et des maîtres confirmés *es art* conceptuel, les Cattelan et consorts. Schneeball,

le créateur dont la cote montait et qui défrayait la chronique depuis quelques années, avait cet automne l'insigne honneur de faire partie des « artistes vivants » exposés au MET. Nous restions tous massés à distance du cercueil de verre, silencieux, guettant les pulsations sourdes de ce gros cœur invisible qui se dilatait jusqu'à emplir tout l'espace, comme un énorme muscle prêt à faire éclater les vitres. Les courants portaient le corps de poupée rompue de la mariée, dans ce fichu jacuzzi pour artiste déjanté. On s'extasiait sur les mécanismes. Quant à moi, j'étais donc censée *évaluer*. Quoi au juste ? La précision ? La discrétion ? La nouveauté et peut-être même la magie de cette pompe ophélyphore ? Mais je ne parvenais qu'à ressentir une espèce de ressac intestin terriblement oppressant. Et pourtant, c'était beau...

Une main pendait et formait un angle étrange avec le reste du corps et la tête semblait désolidarisée du buste, pareille à une flottaison dont je ne pouvais me détacher. L'œuvre de Schneeball frappait par son opacité morbide. Les cheveux de son Ophélie étoilaient son front et les larmes me sont montées aux yeux devant l'image de ses prunelles bien visibles, très claires. Je fixais les dents nues de sa bouche que l'eau venait régulièrement heurter. L'ourlet des lèvres refluit à peine. Elle était apprêtée comme pour le grand Jour, si ce n'est que sa robe, classiquement blanche, partait en charpie et s'entrouvrait sur un sein rendu monstrueux par *ce qui s'y accrochait*.

Je savais à quoi m'attendre, mais je me suis assise et j'ai senti comme un grand vide intérieur.

Le fœtus avait la poésie abjecte des drames intimes. *Ophelia's hidden dream in the mind of her lover*. Il était blanc, si blanc. Avec un air de petit bouddha rêveur. Une lumière bleue drapait le tout. Rien n'était stable dans cette installation qui dépassait en force émotionnelle et en audace tout ce que l'on avait pu voir jusqu'alors, et entièrement soumise aux vibrations pulsatiles de son mécanisme hydraulique. Ce gros cœur qui entraînait notre propre cœur.

Paris, aux alentours de Noël

Après ma mission new-yorkaise, j'avais retrouvé ma vie parisienne et mes habitudes, y compris celles de ces fêtes de famille que l'on sent approcher avec une forme d'appréhension assez difficile à saisir et qui tient à notre passé, à ce qu'il en reste en nous et à ce qui s'en est définitivement détaché. Retrouvé donc ma vie, mon espace et ma sœur, dont le discours revenait en boucle sur *mes impressions* – et je commençais à comprendre à quel point j'avais eu tort de les lui livrer. Je l'avais fait sans doute avec un peu trop d'insistance, assez en tout cas pour qu'elle s'en méfie, s'y oppose et s'engage dans une de ces polémiques stériles dont elle avait le secret.

Non mais bien sûr, avait dit Aveline. C'est porteur, ce genre de préoccupation. Ça te remue jusqu'au fond des tripes. Mais il n'y a aucune grandeur là-dedans, elle répétait, on flatte ce qu'il y a de plus bas en l'homme : son voyeurisme, sa soif de sensationnel, son prétendu goût du nouveau. Elle s'emballait, elle partait dans ses grands discours et tout y passait. D'ailleurs, elle ne maîtrisait même plus ses paroles, qui se déversaient avec une rage particulièrement insupportable. Alors c'était donc ça la *catharsis* : faire déambuler des pickwicks comme dans une galerie marchande entre des moitiés de bovin ! C'était jour de fête à l'abattoir, elle poursuivait, et je ne pouvais plus l'arrêter. Je fumais une cigarette, moi qui ne fume jamais, pour détourner ses propos, m'en

défaire : ça m'assommait. Elle devenait presque vulgaire et son discours s'enroulait autour de moi, m'asphyxiais. C'était facile, ça n'avait pas de sens et à peine posé ça repartait de plus belle : dans les couloirs de l'horreur aseptisée, des entrailles en lumignon, vous en aurez à volonté. Tu diras ce que tu voudras, mais ces putains d'animaux enformolisés, ça pue l'équarrissage. Et l'autre, avec son fœtus en bocal, si tu veux mon avis, il est complètement tordu. Je comprends pas pourquoi tu le défends. Et son visage, qu'elle agitait près du mien, me semblait grotesque. Mais ma pauvre chérie, c'est quand même une noyée et, tu sais quoi, il s'agit de sa femme ! Et c'est pas parce qu'il s'agit de sa femme et qu'il serait désespéré de l'avoir perdue qu'on va l'excuser. Parce que, laisse-moi te dire, il est pas clair, le Schneeball ! Cette pauvre fille a disparu, c'est bien triste, mais il y a quand même d'autres façons de célébrer les morts. C'est un drôle de pétrarque. Parce que tu vois, avec tes élucubrations – excuse-moi, mais là, je dois être franche avec toi – c'est par là que tu nous entraînes et je trouve que tu te laisses complètement gruger. Bon, moi, ce que j'en dis... Ta thèse, c'est ton problème. Après tout, si tu prends ton pied avec ça. Mais j'aime pas trop la façon dont tu parles de ce type ; j'aime pas l'idée que tu l'admires et si tu veux tout savoir, j'aime encore moins l'idée que tu le rencontres. Relis bien tes documents, regarde bien son histoire, avant d'aller plus loin. Ceci dit, t'inquiète : sœurette va continuer à t'aider. Mais pas comme tu crois. Je vais te dénicher toutes les infos que je trouverai sur Monsieur Joseph B. Schneeball. Et

pas seulement les papiers qui concernent ses expositions, comme tu me l'as demandé, mais tout ce qui permet de voir d'où il vient et oui, je sais, même si tu n'es pas fan des éclairages biographiques, je vais te l'éclairer comme il faut, tu vas voir. Tu commenceras toujours par lire la feuille du *Wall Street Journal* que je t'ai scannée. C'est un peu ancien mais édifiant et, justement, je pense qu'il faut chercher en amont plus que tu ne l'as fait toi-même, tu vois. Il y a une logique dans la vie et dans la pensée des gens. Quand elle assénait des conclusions pareilles, je doutais de la finesse légendaire de ma grande sœur et je fuyais dès que l'occasion s'en présentait. Remplacer auprès de moi nos parents disparus des années plus tôt n'était pas une raison pour s'immiscer avec autant de vigueur dans mon existence. Nous étions si différentes...

Le soir même

J'allais de froidure en froidure. Depuis ma confrontation avec l'œuvre, au MET, presque deux mois plus tôt, j'avais beaucoup avancé dans ma démarche et précisé mon projet qui était resté disons, flottant, depuis ma première inscription environ deux ans plus tôt. En ce sens, mon séjour à New York, un peu difficile parce qu'il m'avait coûté cher et que j'y avais passé la quasi-totalité de ma bourse d'études, avait été plus que fructueux. J'avais confirmé mon sujet de thèse dès mon retour dans un Paris lui aussi ralenti par les effets d'un froid assez inhabituel : « Société, esthétique et ontologie dans l'art conceptuel : de Damien Hirst à Joseph B. Schneeball ». Voir *Ophelia's hidden dream*, titre énigmatique sur lequel l'artiste s'obstinait à ne pas s'expliquer – et qui était pour moi l'exemple même du « concept émotionnel évolutif » auquel j'avais déjà consacré un article remarqué – avait été un choc. Nulle reproduction et nul documentaire ne parvenait à donner une idée de la force de l'installation. Je n'avais donc pas hésité à demander l'aide de ma sœur aînée, journaliste d'investigation qui n'aurait aucun mal à dénicher pour moi, à ses moments perdus (pour peu qu'elle en eût), toutes les informations disponibles sur la réception de l'œuvre de Joseph Barthélémy Schneeball, récemment apparue sur la scène hautement médiatisée de l'art conceptuel contemporain. L'ascension de l'artiste avait été fulgurante. Il lui

avait fallu à peine une petite dizaine d'années pour égaler, voire détrôner, les plus célèbres. C'était une œuvre étrange et très provocatrice, qui renvoyait à notre société, comme tant d'autres l'avaient fait avant elle, un reflet violent de ses propres turpitudes. Les fantasmes et les obsessions propres de l'artiste s'y reflétaient par ailleurs sans complaisance, avec une morgue qui en avait choqué plus d'un, mais dont l'insaisissable sensibilité m'intéressait par-dessus tout. Elle reposait sur un ensemble de détails dont l'analyse approfondie ferait mes délices. Et ce d'autant plus que ces détails devenaient plus saillants dans ses dernières productions : *Ophélie* – qui triomphait de façon tout à fait inédite au MET – et le tout récent *La Nona Ora, bis*, qui défrayait alors la chronique.

Que ma sœur, qui se posait un peu en tutrice, bien que certes je ne lui en demande pas tant, ne partageât pas mes goûts en matière d'esthétique, n'était pas une surprise. C'était une indécrottable de la nature morte et des marines, dont les flots céruléens éclaboussaient les murs blancs de son bureau. Chacun son trip. Mais, il faut bien l'admettre, en dépit de ces divergences à mes yeux irréductibles, Avy – comme je l'appelais depuis mon plus jeune âge, parce que les diminutifs, aussi affligeants soient-ils, peuvent s'avérer éclairants – avait toujours été généreuse avec moi. Je nichais quelque part entre terre et ciel, dans un lot d'anciennes chambres de bonne réaménagées qui chapeautaient son loft dans l'immeuble ancien qu'elle habitait non loin de la rue Blanche. Version contemporaine et friquée

de la mansarde balzacienne : petit, simple, mais confortable. Au cœur du monde.

Je me souviens avoir préparé un thé au jasmin et m'être calée sur mon futon sous la lumière de l'abat-jour, entre les rayonnages. À dix-huit heures, il ne faisait plus que très gris tout là-haut, et pas très chaud : de petits frissons me picoraient les avant-bras. Et je m'étais lancée dans la lecture préconisée par ma sœur, qui était censée faire tomber les écailles de mes yeux, comme dit Stendhal de Fabrice del Dongo à Waterloo. J'étais une niaise, une belle enfant perdue sur un champ de bataille dont je discernais avec peine les contours. L'article s'intitulait « Trader le jour/hacker la nuit », et il retraçait un épisode peu glorieux de la vie de Joseph B. Schneeball, avant qu'il ne devienne le prodigieux artiste qui suscitait ma ferveur. Le mot n'est pas trop fort. J'y reviendrai. On y apprenait que grâce à une enquête diligentée en interne, les agissements nocturnes de celui qui n'était alors qu'un illustre inconnu avaient pu être découverts au sein de la société qui l'employait alors, la *Trading Stock Corporation*. C'était une vulgaire histoire de piratage, assez potache pour tout dire, qui consistait à modifier les écrans d'accueil de ses proches collègues, mais aussi de l'ensemble du staff au gré de sa fantaisie, en substituant aux traditionnels fonds d'écran des peintures classiques perverses en scènes trash et pornographiques. La présence quotidienne de ces images avait été rapidement identifiée comme une menace par la direction de l'entreprise, qui voyait d'un très mauvais œil (au-delà de l'aspect tout à fait scandaleux de ces

détournements) la mainmise potentielle d'un hacker sur la sécurité et la confidentialité des systèmes du groupe. L'article était bien documenté. Il rappelait que les soupçons s'étaient assez vite concentrés sur l'existence probable d'une taupe. Il fallait chercher, selon toute vraisemblance, du côté des services ayant accès aux organigrammes les plus détaillés du Siège. « La taupe en mal de galerie exposait chaque semaine la version corrompue d'un chef-d'œuvre dont les figures étaient systématiquement dégradées », notait le journaliste. L'histoire aurait été banale à pleurer, c'est vrai, s'il ne s'était agi du futur Schneeball. Mais on avait vite fait la différence, à l'époque déjà, entre un vulgaire obsédé sexuel à tendance scopique, tel que le web peut aujourd'hui en produire des centaines, et cet énergumène, car la qualité extraordinaire de la manipulation numérique avait immédiatement retenu l'attention des enquêteurs. Non seulement la virtuosité technique touchait à la perfection, mais les modifications picturales subversives dont il était ici question semblaient avoir été peintes par l'artiste lui-même. Ledit *photoshoper* se révélait donc être également un faussaire hors pair, aussi les enquêteurs avaient-ils plutôt orienté leurs recherches du côté de plasticiens cherchant à faire scandale. Mais la question de savoir pourquoi ces actes s'inscrivaient dans le contexte discret d'une société privée restait sans réponse. C'est pourquoi l'équipe travaillait sur l'hypothèse d'un petit génie méconnu ayant une double vie : « trader le jour et hacker la nuit » en quelque sorte. L'article concluait : « Depuis qu'il a

été démasqué et mis à pied, M. Schneeball évite tout contact avec les journalistes et attend chez lui la décision de sa hiérarchie. Selon une source proche de l'enquête, il ne serait pas poursuivi pénalement mais devrait définitivement quitter son poste sans pouvoir prétendre à aucune indemnité. » Le papier qu'avait dégoté Avy était signé « M. S. L. » et daté de janvier 1998, soit dix ans plus tôt.

Sans connaître les détails de l'affaire et sans avoir lu quoi que ce soit sur le sujet, j'en avais déjà entendu parler. D'ailleurs, il me semble que la fiche Wikipedia dédiée à l'artiste en faisait mention. Avy entendait sans doute me documenter à des fins édifiantes. Mais c'était sans compter sur mon esprit contestataire et, là où ma grande sœur avait retenu « corruption », je retenais « création » ; là où elle pensait « perversion », je pensais « audace ». Nos visions du monde respectives s'organisaient selon une focale radicalement différente. Sans doute tout cela n'était-il pas du meilleur goût, certes, mais à mon sens la taupe était plutôt un sympathique charançon qui œuvrait malignement à l'effondrement d'un édifice capitaliste dont le fonctionnement même était cent fois plus amoral que tous les détournements.

Je me rappelle avoir travaillé d'arrache-pied les mois suivants, allant de bibliothèque en bibliothèque, de plus en plus fascinée. La « noyée », comme disait Aveline en parlant d'Ophélie, était le produit d'une technique de moulage bien connue, obtenue grâce à l'application du célèbre « EC22 Thixobody », après quoi Schneeball avait injecté dans la figure ainsi obtenue une

substance plastique de son invention, destinée à préserver la souplesse originelle du corps. Les artistes conceptuels se font techniciens ou chimistes à leurs heures, quand ils ne sont pas accompagnés de toute une armada d'assistants chargés de la maintenance des diverses installations et de leur mise en place. Ce que j'aimais chez Schneeball, c'était aussi cette implication – une forme d'humilité, peut-être, ou de suprême amour de l'art ? Il faisait plus que penser l'œuvre. Il façonnait l'idée. Par exemple, grâce à ce procédé inédit, son Ophélie rendue hideuse par la figure de maternité morbide qu'elle renvoyait à tous restait une image vivante, en recomposition perpétuelle d'elle-même. Elle devenait une allégorie de l'idée même. J'aimais l'intelligence de l'artiste ; j'aimais la crudité de ses images ; j'aimais la dose d'irréalité qui les mettait à distance tout en les imposant plus vivement encore à la conscience. Dans ce cas précis, les pulsations du corps, c'était notre sang même dans nos artères, le mouvement amplifié de diastole et de systole qui charriait en nous l'énergie renouvelée et qui faisait la force de notre pensée. Quand je pense que ce visage, ce corps, familiers entre tous pour l'artiste, étaient ceux de sa femme, disparue deux ans à peine avant que ne débute la création de l'œuvre...

*Paris 7, Jussieu, département d'Histoire de l'art.
Février 2009*

Le professeur Henri Vidal, titulaire de la chaire d'Histoire de l'art contemporain à Jussieu et directeur de ma thèse – et à qui je dois, disons-le, l'allocation de recherche qui me permet des incursions à travers le monde, aux States notamment, dans les divers lieux d'exposition des artistes sur lesquels je carbure –, m'a prodigué ses conseils pendant une bonne demi-heure dans le réduit délabré qui lui sert de bureau, au fin fond d'une des tours boursouflées d'amiante de la termitière qui nous héberge tant bien que mal, non loin de l'impeccable Institut du monde arabe. Je lui ai exposé de mon côté l'état de mes réflexions sur le concept d'intericonicité : l'œuvre de Schneeball n'a de cesse de revisiter différents courants plastiques et d'en croiser les principes et les méthodes. J'avais l'intention d'exploiter ces analogies. Mais il y aurait aussi toute une dimension littéraire dans mon approche – j'avais commencé mon cursus par une double Licence en Histoire et en Lettres modernes avant de bifurquer résolument vers l'art. Mon maître m'encourageait dans cette voie ; il me suggérait d'exploiter les similitudes que j'avais notées entre les procédés techniques utilisés par celui que les critiques désignaient alors de plus en plus souvent par le diminutif plus sonore de Bart, et ceux qu'un Ron Mueck avait poussés à la perfection. Et en effet les sculptures de silicone et de

résine de polyester que l'artiste australien avait exposées une première fois dans les bâtiments de la Fondation Cartier produisaient dans leur fixité hallucinante le même malaise et la même impression morbide que l'Ophélie souple et désarticulée de Bart. Poésie en moins.

Il faudrait intégrer tout ça à un ensemble de considérations plus théoriques et contextuelles. Mais c'était un jeu d'enfants.

Tout en touillant pensivement un café translucide dans son gobelet en plastique, et avant de me congédier d'un sourire en me serrant la main, Henri Vidal m'avait exhortée à franchir le pas. Certes, je réfléchissais à cette démarche plastique depuis longtemps, mais on n'écrit pas sur un contemporain sans l'avoir rencontré. Même si, en tant qu'homme, il a plutôt mauvaise presse. On ne rédige pas une thèse de ce type sans recourir aux méthodes complémentaires de l'enquête, du sondage d'opinion et de l'interview, avait-il conclu.

Huit ans plus tôt
Saint-Palais-sur-Mer, printemps 2001

Martin Showlager avait ouvert une chaise longue en toile couleur sépia dans le jardin aux senteurs d'embruns et de sous-bois, mélange intime qui définissait pour lui l'enfance. La maison datait de 1901. Sa corniche de bois bordée d'un liseré rouge cerise se découpait sur le ciel cru. Sur la terrasse à la rambarde du même rouge cerise, le soleil caressait les tomettes embarrassées de sable. Il avait déposé ses bagages à *L'Alizée* pour un long week-end en solitaire et s'était préparé un café bien tassé. Un pull marin jeté sur les épaules, il s'agitait. La peinture vert chou de son crayon à papier s'écaillait sur ses incisives. Il cracha dans les aiguilles de pin. Ce Schneeball, l'artiste dont la cote ne cessait de monter, était pour lui un imposteur. Martin, journaliste en *freelance* après avoir fait ses débuts en travaillant pour des journaux à sensation, s'était spécialisé dans l'art. Il rentrait d'un semestre passé aux États-Unis, où il avait pu suivre de près, à New York, l'ascension du nouvel artiste qui défrayait la chronique : plus qu'un imposteur, même, un vaurien, un foutu profiteur. Après avoir été renvoyé à la suite du scandale des fonds d'écran pornographiques, sur lequel Martin avait à l'époque sorti un papier acheté par le *Wall Street Journal*, Schneeball avait vécu un certain temps comme reclus dans son loft de Greenwich Village. Aucune société de courtage ne souhaitait plus désormais ses services. Mais il avait su

rebondir et monnayer ce qui n'avait d'abord été pour lui qu'une farce grossière. Comment faire pour exploiter ses premières réalisations ? Par exemple, en faisant des tirages photographiques grand format, tout en leur conférant une unité esthétique qui permettait dans le même temps de les identifier en leur donnant, c'était le cas de le dire, une « couleur ». Les images étaient bleuies par simple manipulation informatique, produisant un effet qui n'était pas sans évoquer les cyanotypes d'antan. Devant le succès immédiatement remporté par ces productions, que valorisait le parfum de scandale qui les avait d'abord accompagnées, Joseph B. Schneeball, hacker en mal de création, s'était consacré à la confection d'œuvres inédites. Martin avait tout juste visité sa première exposition dans une galerie de Manhattan spécialisée dans l'art pornographique : la « Art-On Gallery ».

Une fois relues ses notes, il quitta la chaise longue pour une chaise de jardin métallique, bois de rose, et dont la peinture ne s'écaillait pas moins que celle de son vieux crayon. Sur la table bancale, il avait posé son ordinateur portable.

Paris, mars 2009

Décidément, celui qui signait M.S.L. s'obstinait à tout prendre par le petit bout de la lorgnette, avec une frilosité intellectuelle teintée de moralisme qui avait tendance à m'agacer. Ma sœur m'avait fourni un autre de ses articles, en date cette fois d'avril 2001, juste après les fêtes de Noël. Il est vrai qu'en 2001, les provocations schneeballiennes ne pouvaient pas laisser augurer l'extraordinaire dynamique de sa pensée. Et l'exubérance du personnage n'annonçait ni la portée philosophique ni la densité sensible qui étaient désormais caractéristiques de son œuvre. Mais, Dieu merci, d'autres critiques semblaient avoir été plus perspicaces et avaient fait preuve d'une ouverture d'esprit de bon aloi. Et, il faut le reconnaître, Avy, pourtant toujours aussi réfractaire à mon engouement, qu'elle tentait de freiner comme elle le pouvait, restait assez objective pour m'approvisionner en articles en tous genres, fussent-ils contrarier sa propre vision des choses. Je disposais donc de tout un panel d'appréciations contrastées. Et, paradoxalement, je notais que les femmes – confrérie dont ma propre sœur ne devait pas faire partie, de toute évidence ! –, loin d'être les plus choquées par l'orientation qu'avaient prise les recherches plastiques de Schneeball, se montraient plus compréhensives.

J'ignorais, certes, qui se cachait sous les initiales M. S. L., mais le ton uniformément polémique et les arguments utilisés dans ses articles me faisaient

penser à cette mauvaise foi typiquement masculine qui était le corollaire, pensais-je, d'un obscur sentiment de rivalité mal refoulé. Et puis les femmes, lasses sans doute de tout un héritage de pseudonymat et de travestissement masculin infligés pendant des siècles, affichaient désormais clairement, et non sans fierté, leur identité sexuelle. J'avais repris un papier dans la pile une première fois compulsée des photocopies que j'avais entassées sur la table qui me servait de bureau, sous le vasistas, pour souligner au stabilo rose fluo les formules que je jugeais les plus percutantes. Aujourd'hui encore, quand je repense à tout cela, je le relis non sans plaisir – j'ai gardé l'ensemble de mes archives – même si ce plaisir a maintenant un goût amer.

LE PORNO'ART : UNE RÉDEMPTION INATTENDUE ?

La Art-On Gallery de Manhattan, connue pour ses toujours surprenants et polémiques happenings, accueille depuis quelques jours une exposition insolite, dont les maîtres mots sont incontestablement « audace » et « esthétique », mots portés à un rare degré d'intensité. En effet depuis le 5 avril, Joseph B. Schneeball, jusqu'alors tristement connu pour sa virtuosité de hacker de multinationales, produit un ensemble d'œuvres d'une force stupéfiante. De personnage médiatique relégué aux colonnes des faits divers, voilà Monsieur Schneeball promu au rang de brillant artiste. Sur les 49 clichés grand format exposés, qui témoignent de l'unité d'un univers mental à la forte originalité, on

retient entre tous le tableau photographique intitulé Joke on Da. L'œuvre, on l'aura compris, s'inscrit dans le sillage des nombreuses variations parodiques d'ores et déjà élaborées à partir du célèbre tableau de Leonardo da Vinci : mais cette fois, les tracés laiteux qui ornent les lèvres de la grande impassible, pour peu que l'on y prête une certaine attention, suggèrent une autre lecture du fameux sourire réputé hiéroglyphique... Il n'est pourtant pas question ici de débauche ou de souillure. C'est même tout le contraire : rarement « l'or des reins » aura atteint un tel degré de pureté et la profanation sexuelle été à ce point sublimée. L'œuvre est signée « Bart ». Quelqu'un est né.

*8 avril 2001
Élisabeth H.*

J'avais noté moi aussi l'originalité de cette interprétation qui, tout en revisitant l'œuvre du grand peintre, se distinguait de la cohorte des parodies existantes. Un ouvrage était d'ailleurs sur le point de paraître sur le sujet : *50 visages de la Joconde*, chez « Mémoire des arts ». Et j'avais souligné des notions clés, déjà présentes à ce stade inaugural de l'œuvre de Schneeball, comme « audace », « esthétique », « pureté » ou « sublimation ». Plus j'y pensais, et plus j'étais convaincue de la pertinence de ce que je nommais le *principe d'élévation*. N'était-ce pas ce qui donnait à l'œuvre toute sa force ? En tout cas, cette idée expliquait pour partie mon amour croissant pour

l'installation que j'avais eu le privilège d'admirer depuis au MET.

Les documents suivants, d'un nombre impressionnant, permettaient de retracer les étapes d'une ascension assez époustouflante, celui que tous appelèrent ensuite *Bart*, nom d'artiste aux connotations gentiment hypocoristiques, bénéficiant du contrecoup bienheureux de la censure et du scandale, souvent providentiels dans les états démocratiques. Bart avait choisi sa « Porny Joconda », comme il l'appelait affectueusement, pour les affiches papier devant servir à la promotion de l'exposition. Mais leur diffusion avait fait scandale. La presse s'était aussitôt emparée de l'affaire – les coupures dont je disposais en témoignaient – et l'affiche avait été retirée des magasins dans un premier temps. Qu'il y eût des Joconde habillées de cuir, transformées en pin-up ou en buveuses de Coca-Cola, ou même grimées en avatars de Mickey ou de la Vierge Marie ne semblait pas poser problème. Pas plus d'ailleurs que ne gênaient la balafre et l'œil au beurre noir dont était affublée l'une de ces nombreuses créations. Mais la ligue de défense des droits de la femme s'était émue de cette extrapolation téméraire. Avy trouvait ça, je la cite, *dégueulasse*. Mais c'était sans compter sur l'effet boomerang des techniques de censure aberrantes qu'imposait parfois la Justice. Les affiches n'avaient pas été interdites de diffusion, à condition toutefois que soient « mosaïquées » les parties du visage incriminées. Ce qui avait eu pour effet d'en faire le point de focale de l'attention publique. De faire gonfler la polémique. Et par là même les prix.

On avait manifestement sous-estimé l'efficacité du scandale, puissant moteur de notoriété. Les derniers tirages de l'œuvre s'étaient négociés au-delà de 5000 dollars, et le dernier exemplaire disponible de la *Joke on Da* était parti pour près du double. Ceci dit, la presse, qui avait fait état de tous les remous provoqués par cette histoire, mentionnait des actes de vandalisme et de violence, à des degrés divers : caviardage à la peinture bleue de la vitrine de la galerie à Manhattan, manifestations et sit-in devant l'entrée, insultes et menaces de mort, l'artiste ayant même été pris à partie et chahuté dans une bousculade qui aurait pu mal se terminer. Pendant ce temps, sa cote montait, surtout grâce aux médias qui se déchaînaient contre lui.

C'est sur ces épisodes que se fondait le dénommé M. S. L., encore lui !, dans l'un de ses articles datant de la même époque, plus sobrement intitulé cette fois : « Exposition Schneeball. Galerie Art-on, du 5 au 30 avril 2001 ». Il épinglait avec virulence le geste *pornographique* de Schneeball. J'avais relevé un ensemble de formules potentiellement utiles dans son papier, dont celle-ci, qui en donne le ton : « Cette parodie de citation artistique qui se contente d'hystériser sexuellement les sujets peints ne saurait faire œuvre, et qu'un ex-trader renvoyé pour libidinage informatique se donne des airs de génie incite à se poser bien des questions. » Rien ne rachetait donc cette production aux yeux du journaliste qui rappelait, dans une verve non dénuée de violence, que « quand c'était Francis Bacon qui faisait hurler un pape, cela avait une autre allure ». Il

était encore question de « vulgaires contrefaçons » et l'article, une fois de plus, se fermait sur une condamnation sans appel : « On ne pourra donc que déplorer le buzz hors de proportion qu'a suscité la *Joke on Da* car il n'a fait qu'amplifier un non-événement. » Un vrai rabat-jour, aurait dit Schneeball, qui avait réponse à tout. Tant et si bien d'ailleurs que l'artiste en voie de consécration fut invité à répondre à une conférence de presse au MET, ayant battu les records pour le prix d'une œuvre d'artiste inconnu. Bien sûr, Avy n'avait pas manqué de me signaler une adresse qui me permettrait d'en visionner un extrait sur le web, et elle avait joint le texte intégral en format papier. Je ne me faisais pas d'illusions sur le dévouement tout à fait exceptionnel de ma sœur. Elle devançait mes propres recherches, avait un souci d'exhaustivité excessif et faisait preuve en tout d'une méticulosité scrupuleuse. Elle qui vivait seule, trop accaparée par son métier pour partager sa vie avec qui que ce soit, dépensait pour moi sans compter un temps qui lui était pourtant très précieux. Plus que m'aider, elle voulait me dissuader. Elle rêvait de ramener mon seuil de tolérance à zéro et de me conduire à l'écoeurement depuis qu'elle avait mesuré mon engagement et l'implication personnelle qu'il supposait. Cogiter sur cette œuvre lui paraissait stérile et déplacé ; croire au personnage lui semblait parfaitement idiot ; rêver de le rencontrer (car, disons-le, j'en étais là), décidément malsain.

Je crois avoir rarement autant travaillé qu'au printemps 2009. Il faisait doux à Paris ; il y avait

des matins où le soleil pleuvait littéralement. Et j'étais confinée dans mon perchoir. Et chaste, avec ça. Concentration oblige. Enfin, c'est plutôt que je ne pensais à rien d'autre qu'à avancer, à éplucher ces tonnes de coupures de journaux ou à visionner les articles sur mon écran. J'avais les yeux rouges, parfois mal à la tête, les phalanges endolories, sans parler des cervicales, et je buvais des litres de thé vert à la menthe, pour que ça circule, d'une manière ou d'une autre. Avy me sortait parfois. De force. On se faisait un restau – l'italien du coin. Et maintenant que j'y repense, je vois bien que c'étaient de bons moments, même si nous n'étions toujours pas – et à vrai dire de moins en moins – sur la même longueur d'onde.